

## Livres ouverts

René Lapierre

---

Volume 34, numéro 3 (201), juin 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31365ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Lapierre, R. (1992). Livres ouverts. *Liberté*, 34(3), 66–69.

---

# POÉSIE

---

---

RENÉ LAPIERRE

## LIVRES OUVERTS

Louise Warren, *Terra incognita*, les éditions du remue-ménage, 1991, 74 pages; *Notes et paysages*, les éditions du remue-ménage, 1990, 95 pages.

Il n'y a pas si longtemps l'Histoire était encore une référence fiable; elle offrait à tout le moins l'assurance du continu, et à défaut de cohérence ou de finalité, postulait une lisibilité des antagonismes, des oppositions et des conflits marquant l'évolution du monde. L'Histoire, pour le dire en peu de mots, traduisait une dimension du devenir à laquelle il était devenu légitime de prétendre; accéder à l'Histoire, s'inscrire en elle ou l'écrire ne s'est-il pas imposé au Québec comme la formule d'un accomplissement individuel et collectif particulier, par lequel toute une génération a voulu il y a dix ou vingt ans exprimer une volonté politique et traduire un projet de société?

Or l'Histoire, on le voit, change de sens. Elle en change même si vite que sa caution ordinaire ne nous paraît plus guère valable; on se prend alors à douter qu'elle garde encore bien longtemps le sens auquel elle avait coutume de prétendre, à douter même qu'elle continue d'exister à la même échelle, dans la même dimension que jadis. Le temps, disons, *historique* serait ainsi en passe d'être doublé par quelque chose d'infiniment plus relatif, un temps fissible, un temps fractal à l'intérieur duquel le processus du devenir changerait radicalement d'échelle pour ne plus faire de

l'humain qu'une probabilité ténue, une poudre de sens figurant dramatiquement dans le chaos la dernière chance de l'espèce: l'ouverture de l'infiniment petit. La leçon de l'astrophysique rejoint ici celle de l'écologie: mieux vaut se tenir un peu tranquilles, et essayer ensemble de comprendre ce qui se passe. Sinon on risque, comme on dit, d'en attraper pour son rhume.

Ce préambule un peu long est destiné à mettre en lumière un aspect particulier du travail de Louise Warren, dont j'ai aimé en 1990 *Notes et paysages*, et dont je lisait tout récemment *Terra incognita*. Je retrouve en effet dans ces recueils — et plus spécifiquement dans le dernier — une angoisse de l'Histoire et du temps historique que j'observe fréquemment dans les textes des auteurs avec lesquels je travaille dans les séminaires et les ateliers que je dirige. Une angoisse du devenir historique qui se traduit non seulement par une intuition du désastre (voir l'esthétique punk) mais encore par un changement substantiel de l'ordre des valeurs:

(...)

*simplement marcher avec vous, dans le désert.  
Avant qu'il ne reste plus rien, plus rien de nous.*

(...)

*Oui, j'aurais voulu savoir si vous aimez encore  
un peu.  
S'il vous reste de la vie.*

Et plus loin:

*Dans une rue étroite.  
Maison de chambres.  
Mon nom sur la boîte aux lettres.  
Une montre à côté du lit, savoir l'heure exacte.  
Un lavabo avec de l'eau qui coule  
fraîche du robinet.*

*En même temps, tout cela me fait peur.  
Je ne sais plus de quel espace j'ai besoin.*

Le signal le plus constant de ce changement de registre est bien sûr d'ordre éthique, et mise comme l'envisageait Hermann Broch sur «la valeur de la vie, même là encore où il n'est plus possible de triompher de la mort que par la mort elle-même, là où c'est la mort elle-même qui abolit la mort, là où elle s'inverse pour devenir valeur de vie» (*Création littéraire et connaissance*). Je lis ainsi dans *Terra incognita*:

*Le monde est-il fini?  
Ai-je encore le temps de tirer les rideaux  
de glisser ma main dans les cheveux de mon fils  
de boutonner son manteau?*

Et en lisant ceci je suis effectivement ramené au *temps* de Broch, qui n'est pas une notion spéculative mais un pur sens intérieur; un temps qui chez lui ouvre *par le dedans* sur le monde extérieur, un temps décloisonné qui devient un espace: «Le ciel. Tellement le ciel» (*Terra incognita*).

N'est-ce pas là précisément, du reste, le propos de la «page de journal» qui *ouvre* la fin du recueil? «Ainsi avançons-nous avec ce que nous sommes (...) à travers les autres, à travers une langue, ainsi l'on essaie d'approcher le monde par l'intérieur.» C'est par ce chemin, je n'en doute pas, que ce livre nous ramène au précédent. A *Notes et paysage*, que je préfère encore à *Terra incognita* parce qu'il en murmure la genèse, dans la retenue et l'assurance particulières d'une forme d'écriture elliptique, émanée d'un travail sur la langue et sur soi:

*J'habite l'intérieur du monde,  
je me tiens dans ses creux,  
les grottes, les cavernes, les barques.  
J'habite une bouche et le son d'une voix.*

Des vers simples, on le voit; une clarté à laquelle la poésie elle-même n'arrive pas sous n'importe quelle condition. Je pense en l'occurrence, ici, à une condition d'écriture qui pourrait à la fois se définir en termes de renoncement et d'intensité, et dont les images les plus saisissantes tiennent toujours dans ce recueil en peu de mots:

*Nous jouons  
avec des blocs,  
des jeux de construction.*

*On dit que les adjectifs  
s'accordent avec les noms.*

Et plus haut:

*Je serais si heureuse,  
une table blanche  
au fond d'un jardin.*

*Voilà c'est un rêve  
pour échapper à la mort.*

Les deux livres, aussi bien, appellent dans leur écriture une même ouverture et une même densité: la figure du désert (qui bordait *Notes et paysages* et qui maintenant devient le lieu même de *Terra incognita*) tourne ainsi vers le dehors l'intimité et le silence originels, faisant du temps un lieu et de ce lieu, peut-être, une âme. Ce qui reste, enfin, quand tout le reste a retraité.